



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

140-141 | 2015

Alimentation, arme du genre

Lecture alternative à propos de l'ouvrage de Jean Copans : *Georges Balandier, un anthropologue en première ligne*

An Alternative Reading. About Jean Copans' Book: Georges Balandier, un anthropologue en première ligne

Suzanne Chazan-Gillig



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6166>

DOI : 10.4000/jda.6166

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2015

Pagination : 319-335

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Suzanne Chazan-Gillig, « Lecture alternative à propos de l'ouvrage de Jean Copans : *Georges Balandier, un anthropologue en première ligne* », *Journal des anthropologues* [En ligne], 140-141 | 2015, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6166> ; DOI : 10.4000/jda.6166

LECTURE ALTERNATIVE
À PROPOS DE L'OUVRAGE DE JEAN COPANS :
Georges Balandier,
un anthropologue en première ligne

Suzanne CHAZAN-GILLIG*

L'ouvrage de Jean Copans *Georges Balandier, un anthropologue en première ligne*¹ vient de paraître et présente la vie et l'œuvre de Georges Balandier. Je viens de lire le prologue d'une cinquantaine de pages, assurée, je le croyais, d'un accord fondamental sur le contenu de la pensée de Georges Balandier, anthropologue incontournable pour tous ceux qui exercent ou se destinent au métier d'anthropologue à un moment où la discipline est phagocytée par d'autres matières de sciences sociales dont les dernières en date, l'environnement et l'écologie brouillent les anciennes frontières disciplinaires des sciences humaines et des « sciences dites exactes ». La note que je présente sur le livre de Jean Copans s'est imposée comme un devoir de dire oui à l'anthropologie radicalement critique, mais non à ces déviations qui authentifient une pensée qui est familière à leurs auteurs tout en

* Anthropologue, retraitée active de l'Institut de recherche pour le développement (IRD). Recherches effectuées sur la côte Ouest de Madagascar, région Nord du Menabe et à l'île Maurice.

Courriel : suzanne.chazan@orange.fr

¹ COPANS J., 2014. *Georges Balandier, un anthropologue en première ligne*. Paris, PUF.

pratiquant l'invective et en sachant si bien frapper fort là où cela fait mal. Ce genre d'écriture m'est aussi étranger que les faux débats qui sont une sorte d'enfumage pour ne pas reconnaître la performance d'une vie entière consacrée à faire de « l'anthropologie une forme de communication » selon les propres termes de G. B. C'est ce dont je vais parler à travers l'ambivalence de Jean Copans à l'égard de son ancien directeur de recherche, une fois n'est pas coutume.

Jean Copans a su présenter et mettre en évidence l'unité et la généralité de la pensée de G. B., au-delà de toute attente, dirais-je. Et pourtant, telle n'est pas la première impression que l'on tire à la lecture du « Prologue » de 42 pages, beaucoup trop long à mon sens, dans la mesure où ce discours se réduit à un soliloque, un discours de soi contre l'autre (je dirai tout contre et absolument contre l'autre). G. B. a le mérite, hasard des choses, d'avoir traversé l'époque de la fondation de l'anthropologie jusqu'aujourd'hui où les anthropologues se trouvent confrontés à la grande transformation que G. B. caractérise dans plusieurs de ses livres, plus précisément *Le Grand Système*. La publication de ce livre ouvre le tournant à 180 degrés de la pensée de G. B. qui s'intéresse à la mutation technologique expérimentée dans la mondialisation contemporaine sous la forme dite de la financiarisation de l'économie. La présentation de l'œuvre de G. B. était attendue, nécessaire car les multiples manifestations « Autour de G. B. », « En hommage à G. B. » ne réussissaient pas à combler le vide sur une pensée largement diffusée et qui se poursuit chaque année avec la sortie d'un nouveau livre. Je suis frappée par la constance des publications de G. B., autrefois attendues comme un événement, aujourd'hui comme la poursuite d'une réflexion suspendue au point final du précédent ouvrage. Lectrice attentive de chacun des livres, anciens et nouveaux, la constance des publications nourrit les débats dans la perspective de l'anthropologie dynamique tant portée par G. B. J'éprouve le besoin de parler du livre de Jean Copans, désireuse d'effacer l'aspect parfois vindicatif et trop personnel de certaines parties du livre par ailleurs très bien construit si ce n'est cet artifice de forme des six vies supposées à G. B. L'auteur en tire argument

pour la construction du livre en six chapitres représentant chacun un thème quasiment fondateur, nouveau champ, nouvel objet construit dans l'histoire d'une pensée que je qualifierais de dialectique. La pensée de G. B. résiste d'autant plus au travail de déconstruction que la nature de sa pensée se manifeste comme étant naturellement dialectique. J'en veux pour preuve la multiplicité des plans de chacun des ouvrages, tous empreints de totalité sans cesse renouvelée, clin d'œil à Mauss que G. B. estimait particulièrement tant il était loin des pompes et des honneurs, dont la production est apparue comme considérable après sa mort. G. B. apprécie l'humilité, la discrétion et je mesure assez bien à quel point certaines lignes de Jean Copans ont été blessantes, lui qui est, par ailleurs un interprète hors pair, soucieux de précision et rempli d'intelligence de la rationalité interne de l'œuvre écrite, comme on peut le voir à la lecture des chapitres sur le contenu de l'œuvre. Je n'ai donc pas été étonnée que ce soit Jean Copans qui se soit chargé d'écrire ce livre sur l'œuvre de G. B.

Dès que j'ai été informée par G. B. lui-même de la sortie du livre de Jean Copans, je l'ai commandé car j'étais toujours insatisfaite des débats organisés à de nombreuses reprises autour de G. B.² qui a accepté de diriger mon projet de recherche quand, en

² De nombreux ouvrages collectifs ont paru, comme c'est la tradition, au moment de la prise de retraite d'un universitaire de renom et à d'autres occasions, faisant suite à des séminaires et des journées-débats. Malgré ces nombreuses manifestations d'intérêt, il n'y avait toujours pas eu de texte entièrement consacré à la pensée et l'œuvre de Balandier. La dernière rencontre en présence et autour de G. B. a porté sur « l'anthropologie africaine ». G. B. en a clôturé les prises de parole. Cette manifestation a couvert la totalité des sujets, problématiques développées jusqu'à ce jour par G. B. dans le domaine des recherches africaines. La journée a été suivie de la publication des actes et débats du colloque. Mais, on pouvait déplorer le fait que les journées n'aient pas traité des recherches actuelles développées par G. B. sur les « modernités et les Techniques de l'information et de la communication » (TIC). Par ailleurs, j'ai avec d'autres, regretté l'absence des représentants vivants de la première génération d'étudiants-chercheurs et non des moindres comme Emmanuel Terray, Marc Augé ou Claude-Hélène Perrot. Leur parole eût été

1967, je partais à Madagascar. Jean Copans, comme moi-même d'ailleurs ainsi que les anciens anthropologues de l'IRD comme Roland Waast et Bernard Schlemmer avons fait partie de la deuxième génération d'anthropologues qui travaillaient dans la mouvance des travaux de G. B. dans les années 1960-1970. Il y avait à Madagascar, Gérard Althabe très novateur dans le domaine épistémologique, de la première génération de chercheurs qui a travaillé également avec G. B. et a marqué de son empreinte l'orientation de mes travaux. J'ai le sentiment d'avoir été à bonne école bien que, ni G. B., ni Gérard Althabe n'aient cherché à faire école. Promoteurs plus volontiers de l'anti-école, leur influence sur les recherches des années 1970 et après est le produit exclusif de la vigueur et l'originalité de leur pensée à l'époque. Il m'a semblé, de prime abord, que Jean Copans était bien le meilleur chercheur/universitaire à pouvoir oser se lancer dans la « noble » entreprise, combien délicate, de rédiger ce livre *Georges Balandier, un anthropologue en première ligne* sur la vie et l'œuvre de G. B. à partir de ses nombreux écrits, littérature grise et publications que l'auteur du livre cite et qu'il connaît particulièrement bien. On le remarque à la lecture des chapitres qui traitent du politique, Jean Copans a non seulement une connaissance parfaite de tous les écrits de G. B., mais il en est quasiment imprégné comme on peut le constater aux nombreuses références faites à l'œuvre dont on perçoit aussi, par petites touches subjectives, l'ambiance partagée des membres des séminaires délivrés à la « sixième section » de l'EHESS comme à l'université Paris-V. Jean Copans connaît, non seulement très personnellement G. B., mais il a été de toutes les entreprises individuelles ou collectives qui se sont organisées en collaboration avec ou sous la direction de G. B. avec le support institutionnel de l'IRD. Ainsi, Jean Copans, parfaitement bilingue a ici et là rendu quelques services de traduction d'ouvrages en anglais comme il l'a

nécessairement différente de celle des générations postérieures et aurait permis de remonter aux « commencements » des choses ; ces commencements où la pensée de G. B. se ressource régulièrement depuis les années 1950.

signalé dans le livre. Il a fait partie d'une équipe organisée à l'IRD pour mener des recherches sur les Mourides au Sénégal, sujet de sa thèse. On peut saluer la démarche adoptée de présenter les publications selon leur ordre chronologique comparatif des sujets traités. Jean Copans a mis en lumière le tournant pris par la pensée de G. B. depuis la sortie du livre *Le Grand Système* et la suite des trois ouvrages dits des 3D, reprenant la première lettre des livres qui se succèdent, *Le dédale*, *Le désordre* et *Le détour* qui représentent l'aspect matriciel de la pensée de G. B. au tournant des années 1980, lesquels ont une fonction charnière dans l'évolution de la pensée de G. B. C'est ce que démontre, magistralement, Jean Copans dans les chapitres 6 et 7 du livre. On comprend alors pourquoi le « rebelle » Jean Copans était le mieux placé pour pratiquer l'exercice, jusqu'à présent inédit, de présenter l'œuvre aussi chargée du fondateur de « l'anthropologie africaine ». Car Jean Copans est tout aussi passionné et passionnant que G. B. quand il dévoile l'enchaînement des idées qui a abouti à la fondation d'un domaine original comme l'a été « l'anthropologie politique » pour G. B. Il n'est, certes, pas simple d'être choisi comme celui qui peut le mieux servir la pensée de Balandier et donc la présenter. Je me suis laissé dire que devant un tel projet, il n'y a pas de milieu : soit on apparaît comme un « tueur », soit comme un « hagiographe ». Est-il vrai qu'un auteur, n'importe lequel, qui se charge de présenter la pensée d'un senior avec qui il a travaillé n'a fréquemment le choix qu'entre ces deux attitudes ? Tous ceux qui connaissent Copans savent que l'hagiographie n'est décidément pas son genre. Peu révérencieux, Jean Copans s'aventure dans l'affaire comme s'il allait livrer un combat. De là à alterner entre admiration et rejet, ce que la lecture du « Prologue » comparée au sixième chapitre tend à montrer, il n'y a qu'un pas que j'ai personnellement franchi. Était-il utile, cependant, de souligner l'âge canonique de G. B. en insistant de la manière blessante dont il l'a fait au risque d'atteindre son premier lecteur du livre G. B. lui-même. Les longues pages du « Prologue » (42 pages) sont truffées de ce que j'appellerais des apartés auxquels aucun lecteur, sans colère, ne peut s'identifier. Le « Supplément aux

voyages de G. B. » alias le « Prologue » aurait dû mettre le lecteur en condition d'écoute. Au contraire de cela, Jean Copans introduit un malaise qui se transforme rapidement en refus d'entrer en dialogue avec les idées-clefs de G. B. telles que présentées par son intermédiaire. Un lecteur comme je le suis, qui a fait partie de la seconde génération, peut-être moins flamboyante en apparence que la précédente, mais tout aussi centrale, ne peut endosser la part d'agressivité gratuite que l'on trouve dans le « Prologue » car j'ai été confrontée directement aux idées comme à la personne pleine d'égards de G. B. J'ai appris à découvrir les méandres de sa pensée. Il était donc particulièrement insupportable d'avoir un bruit de fonds, ces apartés ne correspondant pas, mais pas du tout à mon état d'esprit quand je lis un livre de G. B. Jean Copans et moi-même, nous faisons partie de cette génération de thésards, oh combien nombreux ! qui a pu faire carrière, lentement il est vrai, dans la discipline, du fait des nombreux postes créés dans la décennie des années 1960-1970. Par la suite, la situation est devenue catastrophique tant l'anthropologie a été mal lotie en terme de répartition de postes de recherche, comparée à d'autres disciplines comme la géographie ou encore l'économie. Jean Copans a terminé, tardivement il est vrai, sa carrière comme professeur d'université Paris-V. C'est donc bien un illustre « héritier » et son itinéraire est très révélateur de la manière dont on pouvait faire carrière dans notre génération, malgré une soutenance tardive et remarquée. On ne peut donc que considérer la pleine légitimité de la parole de Jean Copans à propos de celui qui fut, pour beaucoup d'entre nous, un initiateur au plein sens du terme. À remarquer que je ne parle pas de « maître », car tout, dans la personnalité de G. B., s'oppose à la recherche d'une posture de « maître ». G. B. s'imposait par la force des idées, par l'inédit, par la séduction de l'écriture, c'est ce qui fait sa fierté. Comme Leiris qu'il cite à de nombreuses reprises et dont il admirait la qualité d'écrivain, G. B. a mis son point d'honneur dans l'écriture séduisante, fluide, pédagogique en forme de gestation, avec profusion d'images, de métaphores. G. B. est un véritable écrivain. Il en a le talent, travaille, paraît-il, sans correction, sans

brouillon. Ayant lu tous ses livres au moment précis où ils paraissaient, je peux aller jusqu'à dire que j'ai ressenti plusieurs fois cet effet de séduction au point qu'il m'a fallu parfois me débarrasser de cette séduction par l'écriture pour suivre les idées fondamentales exprimées. J'ai parfois pressenti le même effet de séduction de G. B. par l'écriture sur Jean Copans quand il se laisse aller à reprendre les mots de G. B., tantôt sur le mode ironiquement emblématique et critique pour désigner l'aspect trop subjectif, selon lui, de la pensée de G. B. Je dirais même, trop subjectif au point d'être « narcissique ». C'est ce que certaines lignes du « Prologue » m'ont suggéré, renforçant un malaise que j'essayais de contenir jusqu'au moment où j'ai pris la décision de prendre la plume. Non comme une « illustration ou défense de... ». G. B. n'a nul besoin d'être défendu mais plutôt pour des raisons banalement épistémologiques. Excusez du peu ! Comment une « héritière, "chercheuse sans qualité" », une femme de surcroît, qui n'était l'épouse de personne dans le milieu (c'était une limitation dans les années 1960-70³) pourrait-elle intervenir dans un débat épistémologique ? C'est pourtant bien à ce propos que j'aimerais contrer les réactions ironiques, parfois perverses, certainement mal venues de Copans reprenant les mots de G. B. pour envoyer de véritables vannes comme « ... les temps de G. Balandier sont exclusivement ceux du passé, indéfini, simple, composé, l'imparfait avant d'être des temps perdus » (temps perdu souligné en italique : 37), termes qui sont les titres du livre *Conjugaisons*, artifice de construction que j'ai trouvé fort approprié par rapport au sujet traité. Les dernières pages du « Prologue » sont particulièrement insupportables à lire car Copans réserve ses attaques les plus acerbes à propos de l'histoire, thème non théorisé par G. B., mais omniprésent et concernant ce qu'il a désigné comme étant « l'anthropologie dynamique » qui le différenciait totalement du structuralisme de Lévi-Strauss, dont les

³ En témoigne le fait qu'il n'y avait que deux ou trois femmes doctorantes de G. B., d'autant que l'IRD (ex-ORSTOM) n'embauchait pas de femmes à cette époque de l'africanisme flamboyant.

critiques les plus fréquentes et recevables ont été le caractère anhistorique de l'approche structuraliste. On se demande d'où vient l'opposition mémorable s'il en est de Jean Copans à G. B. dont il s'est nourri manifestement ! Je répondrai à cette question par une hypothèse qui s'est affirmée à la lecture finale du tout dernier chapitre « La tour de guet de l'universitaire ». Le titre même du chapitre choisi par Copans est une image de guerre de tranchée pour évoquer la carrière de G. B., lui qui fut selon les propres termes de G. B. « l'exclu de la horde ». Outre cette image de guerre, Jean Copans évoque la posture de repli prise par Balandier vis-à-vis de Lévi-Strauss dont tout un chacun savait qu'il en a été l'ennemi intime. En toute première page du chapitre il écrit « ... hypercritique de l'ethnologie classique, concurrent malchanceux face au mandarin du structuralisme anthropologique, il lui semblait que lui et les siens risquaient moins d'opérer un repli stratégique vers la sociologie, même si l'esprit de l'anthropologie, science de la totalité et de la globalité... » (p. 269). Le lieu de parole de Jean Copans ne serait-il pas celui de l'anthropologie structurale au caractère théorique et scientifique plus nettement marqué ? Ce que je retiens cependant, à la lecture des chapitres portant sur le contenu réel de la pensée de G. B., c'est l'existence d'un mouvement de « balance » de Jean Copans, tantôt admiratif, tantôt hypercritique sur le mode personnel et parfois, mais c'est plus rare, sur le mode du rapport de pouvoir quand il manifeste son plein accord (à la première personne du singulier) à propos du seul niveau « politique » de la généralité de l'anthropologie sur lequel a insisté G. B. Plein accord, mêlé d'admiration quand G. B. a choisi de tisser les liens déjà là (Gurvitch) avec la sociologie, la sociologie politique tout en la détachant des études sur les institutions, la théorie des organisations et de la communication. Dans le chapitre 6 « La mise en anthropologie politique du monde », Jean Copans a bien fait éclater le fait que l'anthropologie politique de G. B. n'est pas celle du passé comme il l'avait dit en forme de provocation comme en emporte-pièce, mais une « anthropologie du monde » et plus loin, il va jusqu'à contrer sa première affirmation en précisant que

« l'anthropologie est aussi historicisée que ses objets ». Je suppose que Copans pense avec G. B. que « l'anthropologie se conçoit comme une anthropologie monde, sans frontière » (p. 259). Finalement, le plan judicieux qu'il a adopté, mis à part l'image des six vies, fait apparaître ce qu'est véritablement la pensée de G. B., celle d'un défricheur des domaines inédits de recherche en anthropologie. Cela a d'abord été les « recherches africaines », puis « l'anthropologie de la modernité » et le fondateur de « l'anthropologie politique » appliquée à tous lieux de la planète, une « anthropologie politique du monde ».

Une autre énigme, pour l'instant encore insoluble, est celle de comprendre pourquoi Jean Copans a-t-il eu besoin de passer par l'artifice des six vies supposées à G. B. ? Outre qu'il s'agit d'un argumentaire artificiel de présentation de la construction du livre en six thèmes généraux spécifiques de l'anthropologie de G. B. qui font, aujourd'hui, partie du savoir académique de notre discipline, pourquoi six vies et parmi elles « une dernière vie, sa sixième et dernière » ? (sic. p. 25). Ce pléonasme qui vient sous la plume de Jean Copans en guise de « prologue » révèle son état d'esprit. Si les six supposées vies de G. B. n'étaient une forme de saucissonnage de la pensée de G. B., cette image ne me dérangerait pas. Mais, j'y vois là un possible déni de l'unité de la pensée et l'œuvre de G. B., une pensée qui se veut plus proche de la philosophie, de la sociologie, de l'histoire que de l'invention d'une méthode comme le fut le structuralisme de Lévi-Strauss. Jean Copans qui sait les stratégies de Lévi-Strauss pour barrer à G. B. l'entrée au Collège de France, serait-il plus près de l'anthropologie anglo-saxonne, représentée en France par Lévi-Strauss dont le courant structuraliste s'est imposé aux côtés de la pensée marxiste, dite aujourd'hui « néomarxiste », des années 1960-1970 ? Il me semble nécessaire de ne pas accorder trop de crédit au « Prologue » qui ne représente que ce qu'il est : un discours sur... J'ajouterais sur soi par l'entremise de l'autre. Le verbiage anthropologique, le plus détestable qui soit, vient sous ma plume au moment précis où j'en viens à dire qu'il est préférable de dépasser l'état d'esprit du prologue, lequel met mal à l'aise ceux qui

ne partagent pas les sentiments ambivalents de l'auteur vis-à-vis de leur ancien directeur de recherche. Certaines réflexions du « Prologue » se retrouvent parfois dans les différents chapitres. Elles sont, cependant, si contradictoires avec la qualité de la présentation de l'œuvre de G. B. qu'on se demande quel est l'enjeu de cette affaire qui consiste à chercher à blesser l'autre. Malgré tout, « tout compte fait⁴ », cependant, Jean Copans rend compte de la pensée de G. B., en adoptant différents tons. Tantôt, il assume le rôle d'un « héritier », mais pas n'importe lequel ! Après avoir pris connaissance de la totalité des contenus généralistes de la pensée de G. B. par la manière, rigoureuse et fidèle, dont Jean Copans les a présentés, je pencherais plutôt en faveur de l'héritier, un héritier rebelle qui donne son satisfecit. On lit sous la plume de Copans qu'il donne tout simplement son « approbation » (sic) selon laquelle « l'anthropologue qu'est l'auteur de cet ouvrage-ci (Jean Copans), ne peut qu'approuver Georges Balandier dans sa constance... » (p. 259). On apprend finalement que Copans conçoit l'anthropologie comme G. B. « une anthropologie du monde, sans frontière », correspondant à « la sixième vie, la dernière » (!) de G. B. nous dit-il. Les derniers chapitres 5 et 6 placent au premier plan « le fil rouge de l'anthropologie politique » (p. 189-240) dans l'anthropologie générale de G. B. Le sujet est définitivement entendu quand il assimile la pensée de G. B. à « la mise en anthropologie du monde », le dernier chapitre du livre (p. 241-268) met en musique cette problématique politique de l'anthropologie générale de G. B. Le « tueur », mis à part quelques défaillances dans le choix d'un mot plutôt que d'un autre, plus apaisé à la fin du livre, marquant mieux la distance, malgré un style resté volontiers sarcastique, Jean Copans se révèle parfois aussi admiratif quand il s'essaie à une note d'humour utilisée comme un clin d'œil à tous les anthropologues qui ont, tous à un moment ou à un autre, souffert de

⁴ Expression au singulier par différence avec le titre au pluriel du premier livre de G. B. *Tous comptes faits*.

l'aspect conservateur et rigide de leur milieu professionnel qu'il ne faut surtout pas heurter si on veut y survivre.

Le sixième chapitre (p. 241-268) fait enfin éclater l'unité de la pensée de G. B. avec pour référence synthétique *Le Grand Système*, pour référence matricielle les livres dits des 3D : *Le détour*, *Le dédale* et *Le désordre* et, surtout, *Le désordre* et pour référence problématique la troisième version du livre *Le pouvoir sur scènes*. Cette dernière version augmentée d'une longue préface d'actualisation du sujet, utilisant le système décrit des « paranotes » que je caractérise comme étant de nature « problématique » est considérée comme inclassable par Jean Copans, « ni...ni...ni... C'est un OPNI, Objet Politique Non Identifié » (p. 245), cet humour décapant utilisé à bon escient est là pour reconnaître le nouvel objet de l'anthropologie, du politique applicable à diverses réalités. La rédaction de ce chapitre est tellement ajustée à la genèse du développement précis du nouveau domaine de « l'anthropologie politique » par G. B. avec l'apparition d'une technique d'écriture particulière « les paranotes » utilisées pour la troisième version de *Le pouvoir sur scènes*, que m'avait expliquée G. B., que l'on reconnaît bien le rôle de « passeur », d'aucuns diraient de « médiateur » joué cette fois par Jean Copans. Une fois n'est pas coutume. Il dévoile les liens invisibles d'une gestation de la pensée de G. B. en intégrant, par la suite, les nouveaux regards « par le haut et par le bas » de la chose politique avec l'émergence de Jean-François Bayart, qui a été formé par G. B. et appartient aux dernières générations. Jean Copans poursuit sa mise en lien en faisant du *Le détour* et du *Le désordre* les sources du contenu matriciel de la relation dialectique « tradition-modernité ». Ce thème éculé de l'anthropologie classique fait peau neuve sous la plume de G. B. en ce que « le désordre ne se cantonne pas, il remonte du désordre à la violence et de cette dernière au terrorisme » (p. 251). Ayant eu à traiter de la violence à Madagascar, j'ai mesuré la force de proposition épistémologique de cet aspect de la pensée de G. B.

J'y ai associé Alain Babadzan⁵ qui a de très justes développements sur les nouveaux rapports actuels tradition-modernité à propos des sociétés insulaires du Pacifique. Ces nouveaux rapports débouchent sur une rupture des anciennes relations externes et internes de domination. Deux notions originales sont évoquées « le grand angle », le « dépaysement » et j'ajouterai « la déliaison » comme étant des postures métaphoriques susceptibles de « faire surgir des significations cachées et fluctuantes » (p. 258). Plutôt que de saluer la sixième vie de G. B., pourquoi Jean Copans n'a-t-il pas plutôt salué sa longévité grâce à laquelle, les anthropologues d'aujourd'hui et ceux de demain possèdent les clefs du renouvellement de leur « boîte à outils », si nécessaire à l'anthropologue qui doit « construire constamment de nouveaux objets » (p. 259) ? En s'appuyant sur le capital de savoir laissé par G. B. les anthropologues ne seront pas des orphelins du savoir pour répondre à l'image donnée de Jean Copans qui évoque, symboliquement, ce « père de famille nombreuse ». Si la discipline anthropologique s'étiole, semble être inféodée à toutes les autres disciplines des sciences sociales, restons, envers et contre tout, optimistes car nous avons pour un certain temps encore la fiche d'avance permettant de construire un jour, sans filet, ces nouveaux objets sans « territoires », formés de « mouvements... en éternel renouvellement » (p. 257) nous dit G. B.

« La tour de guet de l'universitaire », en un mot la carrière universitaire de G. B. est celle d'un rapide triomphe de ses idées, qui ne génèrent aucune école de pensée tellement la simple évocation des rapports de dépendance supposée des disciples à l'égard du maître est antinomique à la personnalité de G. B. Celle-ci est individuelle, même si G. B. a chassé très tôt dans la cour des grands, c'est sans pompe⁶ et sans honneur particulier qu'il a entraîné dans

⁵ Professeur à Montpellier.

⁶ Lévi-Strauss a réussi ce qu'il voulait. G. B. n'a pas été élu au Collège de France tant il a bien mené ses campagnes électorales (du tout contre et absolument contre) pour un poste mis au concours deux années de suite.

son sillage les étudiants dont nous sommes à refonder l'anthropologie après Durkheim et surtout Mauss dont il dit son admiration à peine voilée par les quelques lignes qu'il lui consacre (2013 : 29-32). Ce qu'apprécie, visiblement, G. B. dans Mauss, c'est d'avoir avancé dans la vie intellectuelle sans jamais imposer rien à quiconque, d'avoir fait école par l'inédit, par cette aptitude particulière à anticiper les thèmes qui deviendront à la mode sans jamais s'y perdre, y succomber, sachant renaître des cendres de la « répétition » et ouvrir sans cesse de nouveaux chantiers de recherche dont, nous ses doctorants, nous avons largement profité. Car, la chance de l'anthropologie française a bien été cette concomitance des « indépendances africaines », qui plus est octroyées avec l'arrivée de G. B. à la pensée très structurée par un Georges Gurvitch, trop tôt disparu, à l'indépendance intellectuelle affirmée que l'on peut encore et toujours saisir à la lecture de *Afrique ambigüe*. Si l'un, Claude Lévi-Strauss « n'aime pas les voyages » (sic)⁷, le second, G. B. n'aime pas l'effervescence, plus précisément, il n'aime pas les affirmations d'autant plus péremptaires qu'elles se présentent comme définitives alors qu'elles sont insuffisamment fondées. J'ai été d'abord, choquée par le ton du livre de Jean Copans, à l'allure d'attaques personnelles, qui s'égrènent sans qu'on puisse comprendre la raison du pourquoi de la chose. Seul, Jean Copans détient l'explication de l'attitude vindicative qu'il a choisie d'avoir tout au long des 42 premières pages. On peut dire, à la fermeture du livre que malgré un ton parfois sarcastique, Jean Copans fait partie de ceux qui connaissent

⁷ Premiers mots de Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques*. Le structuraliste Lévi-Strauss est reconnu comme la seule école de pensée de l'anthropologie française, je dirais plutôt de l'anthropologie internationale. J'aurais tendance à dire que la marque de fabrique de l'anthropologie française viendrait plus du côté de l'influence qu'a eue Georges Balandier sans faire école, de la même façon que Mauss, dont il dit l'importance de l'œuvre apparue de manière posthume, de préférence à Durkheim. C'est cette discrétion dans la force des idées que G. B. a admiré chez Mauss (on peut le dire). Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter à *Du social par temps incertain* (p. 30-32).

le mieux la pensée de G. B. et est le plus en mesure de la restituer. En particulier, je trouve remarquable la manière dont il associe les livres entre eux par rapport aux sujets des six chapitres choisis comme étant les thèmes préférentiels de la pensée de G. B. Au-delà du ton caustique, pour être gentille, Copans a bien montré certains agencements révélateurs du mode de pensée de G. B. qui avance moins par affirmations successives que par nuances qui peuvent avoir l'allure de répétitions mais qui n'en sont pas. Elles doivent être comprises comme des variations quantitatives d'un changement qualitatif. C'est cela le modèle dialectique présent dans la pensée de G. B. Il avance à travers une dialectique de la qualité/quantité plus que par une dialectique de la négation de la négation⁸. Pour mettre à jour ce mode de pensée, il faut être attentif, je dirais « séduit » autant par le contenu que par la forme, cette écriture à nulle autre pareille car le mode d'écriture est constitutif de la pensée chez G. B. Par et à travers l'écriture, par et à travers les métaphores, les images, l'utilisation des paranotes, on peut remonter à la racine des choses, à la production du sens éminemment recherché et mis à jour dans les livres de G. B. Tout cela pour dire qu'à supposer que G. B. ait eu six vies, il y en a cinq de trop. Je ne peux imaginer la vie intellectuelle de G. B. faite de sautilllements d'un domaine à l'autre lui permettant d'ouvrir avant tout le monde « les chantiers inédits des modernités » (p. 24). Toujours dans le même ordre d'idée, mais sur le fond cette fois, je ne comprends vraiment pas pourquoi Jean Copans est aussi hermétique à l'histoire de la pensée de G. B. qui a traversé des époques aussi différentes que celle de l'immédiat après-guerre et la mondialisation/financiarisation contemporaines. Nul doute, les sujets/objets de l'anthropologie ont varié, de même que les méthodes d'investigation pour appréhender les changements. Que je sache, durant toutes les époques traversées par G. B., j'ai toujours lu et entendu parler de « transformation sociale ». C'est aussi cela l'originalité de G. B. Cette capacité d'instituer présent le présent tout en marquant précisément le rapport au passé tel qu'il a été

⁸ Dialectique de Marx dans l'idéologie allemande et de Hegel.

instruit et les hypothèses d'un futur. Aujourd'hui, G. B. parle de « futur improbable » (2005). « L'anthropologie dynamique », voilà le concept dont je serais partie pour ouvrir ma réflexion sur la pensée de G. B. dont on peut dire, que le « temps des commencements » n'a rien à voir avec celui qui se prépare. Du point de vue de la forme comme sur le fond, je suis en opposition totale avec la compréhension par Jean Copans de la pensée de G. B. Je ne partage aucunement son état d'esprit que je trouve, pour ma part, très regrettable. Je trouve surprenant à notre âge bientôt canonique (s'il en est) de nourrir un tel rapport négatif *a priori*, établi dès les premières pages à l'égard d'un penseur de notre temps qui fut tout de même notre directeur de thèse.

Je conclurai cette communication d'humeur en réaction à la lecture du livre de Jean Copans sur G. B. en affirmant que sans le regard « autre » que G. B. a posé sur l'Afrique, sans le double intérêt toujours actuel accordé au thème de la tradition et de la modernité et les syncrétismes contemporains, sans les plus récents questionnements sur les enjeux de l'information et de la communication (TIC), l'anthropologie n'aurait pas été ce qu'elle est : une « discipline de la rigueur devant la construction et l'intelligence de ses objets ». On ne peut qu'espérer la sortie de nouveaux livres sur la pensée de G. B. et la place qu'il occupe dans l'anthropologie française. Cette pensée devrait, en toute hypothèse, intéresser de futurs doctorants, malgré le temps des thèses, une nouvelle fois réduit de quatre à trois années, ce qui paraît insuffisant pour traiter d'un tel sujet.

BIBLIOGRAPHIE DE GEORGES BALANDIER RÉFÉRÉE DANS LA NOTE DE LECTURE

- 1947. *Tous comptes faits*. Paris, Éditions du Pavois.
- 1957. *Afrique ambiguë*. Paris, Plon, ill. / augmentée en 1962 du chapitre 10 intitulé « Repères ». Paris, UGE / 1989, réédition augmentée d'une préface inédite « L'Afrique elle sait ce qu'elle est » et d'un « Autoportrait ». Paris, Terre humaine (rééd. 2008).

- 1963. « Sociologie dynamique et histoire à partir des faits africains ». Cahiers internationaux de sociologie, XXXIV : 3-11.
- 1967. *Anthropologie politique*. Paris, PUF / 1969, 2^e édition, préface inédite / 1984, 3^e édition / 1999, 4^e édition, Paris, Quadrige.
- 1980. *Le pouvoir sur scène*. Paris, Balland / 1992, 2^e édition revue et augmentée d'un chapitre. Paris, Balland / 2006, 3^e édition augmentée d'un second chapitre. Paris, Fayard.
- 1985. *Le détour. Pouvoir et modernité*. Paris, Fayard.
- 1988. *Le désordre. Éloge du mouvement*. Paris, Fayard.
- 1994. *Le dédale. Pour en finir avec le XX^e siècle*. Paris, Fayard.
- 1997. *Conjugaison*. Paris, Fayard.
- 2001. *Le Grand Système*. Paris, Fayard.
- 2005. *Le grand dérangement*. Paris, PUF.
- 2013. *Du social par temps incertain*. Paris, PUF.

Résumé

Dans cet article, Suzanne Chazan prend position sur la publication par Jean Copans du livre *Georges Balandier, un anthropologue en première ligne* consacré à la vie et l'œuvre de l'anthropologue. Elle commente le ton sur lequel l'auteur fait part de sa grande connaissance de l'œuvre de cet universitaire de renom. Elle discute également sous plusieurs aspects les apports et les limites de cet ouvrage en regard de sa propre lecture et de sa propre connaissance de l'œuvre de Balandier.

Mots-clefs : situation coloniale, tiers-monde, anthropologie politique, sous-développement, développement, modernité, (TIC) Technique d'information et de communication.

Summary

An Alternative Reading. About Jean Copans' Book: *Georges Balandier, un anthropologue en première ligne*

In this paper, Suzanne Chazan takes a stand about Jean Copans' book *Georges Balandier, un anthropologue en première ligne* on the life and

work of the anthropologist. She comments on the tone adopted by the author telling us about his vast knowledge of the work of this renowned academic. She also discusses under various aspects the contributions and the limits of his book, compared to her own reading and knowledge of Balandier's work.

Key-words: colonial situation, Third World, political anthropology, underdevelopment, development, modernity, Information and Communication Techniques (ICT).

* * *